

## La conquête missionnaire de l'Arctique

Lionel Groulx

Volume 28, 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007375ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007375ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

### ISSN

0318-6148 (print)

1927-7075 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Groulx, L. (1961). La conquête missionnaire de l'Arctique. *Rapport - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 28, 27–35.

<https://doi.org/10.7202/1007375ar>

## La conquête missionnaire de l'Arctique

Qu'est-ce que l'Arctique ? L'antipode de l'Antarctique, aurait dit M. Prud'homme. Son nom lui vient de sa proximité de la constellation de l'Ours, en grec, Arktos. Son territoire, situé au-dessus de la terre continentale de l'Amérique du Nord, s'étend de l'extrémité ouest de la mer de Beaufort aux grandes îles que baigne le détroit de Davis, et se prolonge vers le pôle jusqu'au-delà du 40° degré de longitude. Dans cet espace se loge l'archipel de la mer glaciale, archipel touffu, encore mal exploré, mêlé de petites et de très grandes terres, telles la terre de Baffin, l'île Victoria, l'île Elsemere. La Grande-Bretagne a passé la souveraineté de l'Arctique au Canada en 1880. Depuis longtemps déjà le gouvernement canadien y entretient des postes de police et même un service postal sur les îles Devon et Elsemere, les plus septentrionales de toutes. Nous n'avons pas à dire l'importance soudainement conférée à ce sommet du continent par l'alliance militaire canado-américaine, non plus qu'à décrire les postes déjà établis, la vie presque trépidante qui y règne. Dans le combat de la guerre froide, les terres de la mer glaciale sont devenues l'un des points stratégiques de la défense occidentale.

Pour bien entendre cette conquête de l'Arctique par la mission catholique, il importe de la replacer, comme simple chapitre, dans ce que l'on a appelé d'un mot nullement excessif, « l'épopée oblate » dans le Grand Nord canadien. C'est, par étapes, que, d'année en année, robes noires et Sœurs Grises montèrent vers les rivages de la mer glaciale. Epopée, montée qui a son départ à Montréal, à bord des canots de la Compagnie de la Baie d'Hudson, odyssee de deux mois et demi, tout le long de l'Outaouais, à travers le lac Huron jusqu'à la tête du lac Supérieur, puis traversée de l'interminable chaîne de lacs et rivières qui aboutissent à la Rivière-Rouge de l'actuel Manitoba. Arrivés là, les voyageurs ne sont encore qu'à mi-chemin du point d'arrivée. Au canot succède le charriot à bœufs à travers les chemins cahoteux de l'interminable prairie; par bouts, c'est parfois le petit bateau à vapeur sur des rivières souvent peu navigables. Toute cette peine, tout ce long voyage, pour se disperser aux lieux d'arrêts des Indiens du Nord-Ouest, aux postes des marchands de fourrures de la Compagnie de la Baie d'Hudson, puisqu'il faut bien axer les missions sur la dispersion indienne. On se dirige surtout vers le fleuve géant de l'Athabaska-Mackenzie, royale artère de l'empire du Nord, long et majestueux chemin vers la mer polaire.

L'épopée missionnaire a commencé de bonne heure, en 1818, d'abord avec des prêtres séculiers. Nous sommes encore à l'époque où le Canada français manque d'ordres religieux. Dans le Bas-Canada, le clergé ne suffit pas à la tâche. C'est pourtant à cette heure critique que s'ouvre pour lui l'ère des missions lointaines. Mgr Provencher, l'évêque missionnaire de la Rivière-Rouge, a tôt embrassé dans ses ambitions d'apô-

tre, tout le nord-ouest et même l'au-delà des Rocheuses. Aussi bien est-ce lui qui, en 1845, appelle à l'aide les Oblats de Marie-Immaculée, à peine arrivés au Canada. J'ai dit ailleurs l'obsession que paraît avoir exercée sur les Oblats, le nord, l'ascension incessante vers le nord. Au nord, toujours plus au nord, vers les Indiens les plus délaissés, tel semblerait leur mot d'ordre. L'un, entre autres, aura été emporté de ce côté-là, par une sorte de fougue héroïque. En 1859 le père Grollier, attaché à la mission Saint-Joseph du Grand Lac des Esclaves, entreprend de descendre le grand fleuve. En chemin, il s'arrête au fort Norman, au déversoir du Lac des Ours, à 520 kilomètres du Fort Simpson, ce dernier situé au confluent de la Rivière-des-Liards et du Mackenzie. Il y jette les bases de la mission Sainte-Thérèse; puis, il poursuit sa course, 438 kilomètres plus bas, jusqu'à Good Hope, en face de l'île Manitou. Celui qu'on a appelé « l'apôtre de feu », le « saint François-Xavier des glaces<sup>1</sup> », sera le premier à s'approcher aussi près des glaces polaires. A Good Hope d'abord, soit au-delà du 66° degré de latitude nord, à 1,600 kilomètres au nord du Grand Lac des Esclaves, et à 4,800 de Saint-Boniface, il établira la mission de Notre-Dame-de-Bonne-Espérance. C'est déjà le froid polaire : 50° degrés centigrades au-dessous de zéro en moyenne, ennemi plus redoutable « que le loup affamé des steppes ou l'ours gris des montagnes », écrit un missionnaire. « Il saisit à l'insu, peut faire des blessures mortelles. » Il n'y a pas de quoi intimider « l'apôtre de feu ». A la fin de l'été de 1860, il s'embarque, descend le Mackenzie plusieurs centaines de kilomètres, jusqu'au delta du fleuve, entre le 67° et le 68° degré de latitude. Arrivé là, sur les bords de la rivière Peel, il érige une nouvelle mission qu'en bon Oblat il appelle Mission du Saint-Nom-de-Marie. Le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, au pied de l'autel, il réconcilie deux mortels ennemis, les Loucheux et les Esquimaux. Et le « jeune citadin élégant et candide » de ses confrères du scolasticat, « le bel enfant délicat », pour sa mère, le visage fouetté par la bise polaire, exulte. Il écrit :

La croix était le trait d'union entre moi, enfant de la Méditerranée et les habitants des terres glacées de la mer polaire. La croix avait franchi cette distance immense. Aussi, ayant donné au chef des Esquimaux, en souvenir de ce beau jour, une grande image du Sauveur crucifié, j'écrivis au bas ces mots de la prophétie qui s'accomplissait à cette heure : *Viderunt omnes termini terrae salutare Dei nostri*... Les nouveaux convertis ont emporté avec eux des croix qui sont devenues un objet d'ambition pour tous... Maintenant donc, la croix se trouve tout le long de la mer Glaciale. Je ne doute pas qu'elle soit parvenue à l'ouest, jusqu'au détroit de Behring, et jusqu'à l'Alaska, à travers les forêts de l'Amérique russe...<sup>2</sup>

Les Sœurs Grises avancent sur les pas des missionnaires. C'était une « divine folie », dira le père Grouard, futur évêque, que de les amener là. Cependant, en 1866, elles fondent couvent et hôpital à Notre-Dame-de-la-Providence, 60 kilomètres plus bas que le Grand Lac des Esclaves. En 1903, elles atteignent le Grand Lac, au Fort Résolu-

<sup>1</sup> R.P. Duchaussois, o.m.i., *Aux glaces polaires* (Lyon, 1921), 384.

<sup>2</sup> Th. Ortolan, o.m.i., *Les Oblats de Marie-Immaculée* durant le premier siècle de leur existence (2 vol., Paris, 1915), 1 : 250.

tion. Dans le grenier des Pères où l'on ne marche qu'à genoux, elles ouvrent un hospice. En 1916, à 225 kilomètres plus bas que la Providence, au confluent de la Rivière-des-Liards et du Mackenzie, elles jettent les fondements d'un hôpital et d'une école pour tous les Indiens des bouches du Mackenzie.

Est-ce leur dernière halte ? Nous le verrons. Quant aux missionnaires Oblats ils n'en restent pas là. « N'y aurait-il qu'une famille d'Esquimaux là-bas, vers le Pôle, et vous fallût-il deux ans pour l'atteindre, je vous dirais : Allez-y, car ces gens, eux aussi, ont droit à la Rédemption ! » Mot magnifique de Pie XI au père Prime Girard<sup>3</sup>. Les Oblats se sont donné la consigne longtemps avant qu'elle leur fût adressée. Un Indien, en particulier, vient d'être aperçu par le père Grollier, aux bouches du Mackenzie : l'Esquimau. Vers lui, l'Oblat missionnaire va tenter sa dernière étape. Qui est-il cet Esquimau ? On le trouve disséminé dans l'arc gigantesque des terres arctiques, du détroit de Behring au Groënland. Population éparpillée de 35,000 âmes environ, dont 9,733 au Canada, d'après le recensement de 1951 ; 1,200 en Sibérie ; 13,500 en Alaska ; 14,500 au Groënland<sup>4</sup>. Longtemps l'on a dit cet Indien issu des races jaunes de l'est asiatique. D'aucuns, à son aspect, l'ont même pris pour un fils du Japon. Aujourd'hui, les spécialistes en ethnographie le classent plutôt parmi les Aborigènes de l'Amérique. Son nom, Esquimau, cité de bonne heure dans la chronique américaine<sup>5</sup>, lui viendrait originairement des Algonquins du Labrador qui, le voyant manger de la chair crue, l'auraient appelé : « Eskimautick » (mangeur de chair crue)<sup>6</sup>. Nul homme, plus que l'Esquimau, n'est le fils de son pays. Chacun s'en convaincra qui aura lu *Inuck*, de Roger Buliard, o.m.i., image géniale du pays et de la vie en Arctique<sup>7</sup>, ou qui encore aura feuilleté *Sous le Soleil de minuit*, du père Lucien Delalande, o.m.i. « Pays de l'épouvante », dira du pays polaire, le missionnaire Turquetil. Une portion du chaos de la Genèse, dirions-nous, et encore avant le vol de l'Esprit au-dessus de la création. Ne reprenons que rapidement, après tant d'autres, la description de cette région, déjà dénommée en géographie : *Terre stérile* (Barren Land). Ne prenons pas ce dernier mot en toute sa rigueur. La région ne manque ni de vie végétale ni de vie animale. Dépourvue d'arbres, elle s'orne ici et là, à sa brève saison d'été, de joncs, de lichen, d'herbe, de fleurs. La vie animale y abonde, non seulement dans la mer, mais sur terre, avec ses oiseaux migrateurs, ses bœufs musqués, ses ours blancs, ses loups, ses troupeaux de milliers de caribous. De l'Arctique,

---

<sup>3</sup> Cité dans *Prêtres et Missions*, Bulletin de l'Union missionnaire du clergé (1955) : 72.

<sup>4</sup> Lucien Delalande, o.m.i., *Sous le Soleil de Minuit* (Rayonnement, 1186, rue Visitation, Montréal, 1958), 43, 201 pages.

<sup>5</sup> Voir *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, XII : 597-601, Jacques Rousseau, « Commentaires — Hakluyt et le mot *esquimau* », — Voir aussi, « L'Esquimau et la mission esquimaude depuis l'ère pré-colombienne », dans *Prêtres et missions* (1954), entre autres, étude d'André Seumois, o.m.i. : 289-304.

<sup>6</sup> Voir Jacques Rousseau, *Cahiers des Dix*, n° 20 : 179-198, « L'origine et l'évolution du mot *esquimau* ».

<sup>7</sup> Roger Buliard, o.m.i., *Inuck « au dos de la terre »*. Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Montyon, 1950 (Paris, 1949), 319 pages.

voici pourtant le plus ordinaire aspect : sommet chauve de la planète. Plus d'arbres, plus d'herbe, plus de fleurs, ou rien que de nain, de rabougri, de flétri à peine éclos; et du roc vif, des monticules nus, des vallons arides, des îles abruptes, une immense steppe désolée, bordant un océan congelé, celui-ci pavé de rochers de glace à la dérive, traversé de courants furieux, et pour ajouter à l'horreur de la terre maudite, même habillée de blanc, des vents fous, charriant sans obstacles, des rafales de neige. Enfin l'interminable nuit, celle-ci plus implacable, plus prolongée à mesure qu'on s'approche du pôle. Nuit tempérée pour quelques semaines tout au plus par une lune blafarde, un soleil morose, avare, qui rase l'horizon ou n'y montre, suprême ironie, qu'un œil miclos. Paysage pourtant non sans contraste, le contraste ajoutant d'ailleurs à l'aspect terrifiant. A certaines heures de la longue nuit, voici apparaître des empourprements du ciel; au ras du sol, une pyrotechnie de grand art, des écrans, des éventails phosphorescents qui se déplient, qui dansent, qui détonnent avec fracas, font penser à des bouches de volcans sous-marins vomissant le feu; ou encore à la montée laborieuse à l'horizon d'astres ou de mondes en train d'émerger. Spectacle à la fois grandiose et terrifiant.

Tel le pays, tel l'habitant. Peuple, non point nation, presque sans gouvernement, sans loi, sans morale, condamné à la pire vie de paria, vivant misérablement de chasse, de pêche; forcé, pour vivre, de ruser constamment avec la bête : caribou, phoque, ours, baleine. Passant sa vie à piéger, à tuer, l'Esquimau est hypocrite, sournois, voleur, menteur, dur; un rien fait de lui un meurtrier. Il ne s'embarrasse ni de pitié ni de gratitude. Cependant, par contraste encore, et comme son pays, cet aborigène est aussi hospitalier qu'égoïste, aussi prompt à l'infanticide que fou de ses enfants. Le plus étonnant serait peut-être que ce misérable soit resté jovial. Il aime rire, se moquer. Au temps où le missionnaire Turquetil balbutiait péniblement la langue esquimaude, on réunissait parfois tout le camp pour lui faire répéter une phrase et rire à pleurer. Sa patrie ne pèse pas à l'Esquimau. Courageusement il s'y est adapté; il n'est pas indifférent à certaines formes de beauté; homme et femme savent soigner, orner leur costume; ils se révèlent fins sculpteurs avec l'ivoire du morse, l'os du renne, fabriquent les plus jolis bibelots. Par-dessus tout, en ces primitifs, encore au néolithique, un orgueil incommensurable, et jusqu'à ces derniers temps, un mépris profond, indéracinable du Blanc, du civilisé.

Faut-il dire qu'à cultiver ce mépris, cette haine, le Blanc l'a bien quelque peu aidé? Le seul Blanc qu'il a d'abord connu, l'agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson, l'a longtemps et honteusement exploité : prix inférieur et injuste payé à la fourrure de l'Esquimau comparativement à celle des autres traiteurs : paiement en marchandises de basse qualité; encouragement à la boisson et jusqu'à forcer le malheureux de mettre en gages ses armes et ses chiens<sup>7 b</sup>. Traitement de subalternes de la Compagnie, sans doute, mais trop souvent toléré par le gouvernement canadien. Pratiques révoltantes que pardonnait mal l'Esquimau

---

<sup>7 b</sup> *Ibid.*, 224-226.

lorsqu'il comparait ce régime de filouterie aux pratiques bien différentes des agents danois ou américains du Groënland et de l'Alaska. D'ailleurs c'était bien le dernier des sauvages à qui on eût dû infliger ces indignes traitements. Dans leur esprit et dans leur formidable orgueil, ces Aborigènes ne se croient-ils pas, après tout, l'homme, l'homme unique, l'homme tout court : *Inuck* ? « Physique de fer, caractère d'airain, cœur de pierre », ainsi, en traits puissants, le père Buliard, après douze ans à King's Bay, a-t-il résumé, buriné le portrait de l'Esquimau. « Petite vague d'écume, écrit le missionnaire, que l'immense houle humaine des nations surpeuplées a poussée irrésistiblement sur des rivages maudits. »

Voilà donc l'homme, celui qu'il fallait gagner à la foi, le dernier, en Amérique du Nord, non encore touché par l'Évangile, si ce n'est par les ministres luthériens de Norvège au Groënland au XVIII<sup>e</sup> siècle, par les frères Moraves dans la suite, par des moines orthodoxes de l'Église russe et des pasteurs américains en Alaska. Mgr Provencher n'avait pas manqué de jeter les yeux de ce côté-là. Il aurait souhaité établir quelque mission à York Factory. La Compagnie de la Baie d'Hudson lui fit réponse qu'on estimait nuisible aux intérêts matériels et spirituels des Indiens, « le conflit de croyances hostiles ». Une autre tentative ne réussit pas mieux en 1851. Ce domaine, fit savoir l'honorable compagnie, serait plutôt confié à l'Église d'Angleterre<sup>8</sup>. Un jour pourtant l'offensive du missionnaire catholique se portera vers ces régions et de quatre côtés. D'abord, le long des côtes de l'Alaska : sorte de voyage d'exploration accompli par le père Séguin, un Canadien, en 1862-1863, et par le père Petitot, o.m.i., en 1870. En 1872-1873, Mgr Clut s'y rend avec le père Lecorre et fonde une mission sur le Pacifique. Voyage périlleux, voyage de précurseurs, préparation de la voie aux missionnaires jésuites qui enverront là quinze des leurs, vers 1885. Une autre tentative se produira aux bouches du Mackenzie, dans les îles de l'Océan Glacial, du Fort MacPherson à l'île Herschel. On n'aura pas oublié les premiers contacts établis en 1860 par le père Grollier. A ce dernier succèdent sans succès les pères Séguin et Petitot. Le père Emile Petitot, que l'on appelle parfois « le premier missionnaire chez les Esquimaux », nous a laissé, dans son ouvrage, *Les Grands Esquimaux*, des notes ethnographiques encore fort au point sur l'habitant des glaces polaires. Son apostolat n'aboutit qu'à l'échec à l'embouchure du fleuve Anderson. Le père Lefebvre ne réussit pas mieux de 1890 à 1897, au Fort MacPherson, à l'île Richard, à l'île Herschel. Les coureurs de bois, fourriers souvent heureux de l'Évangile, n'avaient rien pu sur le paganisme obtu de l'Esquimau. Au surplus les ministres protestants, venus à la suite de baleiniers américains, eurent tôt fait de ruiner les pauvres gains du missionnaire catholique. Une troisième tentative se dirigerait vers les Esquimaux du versant ouest de la Baie d'Hudson. Première démarche du père Gasté, en 1868, alors occupé chez les Montagnais du lac Caribou. Il tâche d'attirer de son côté les Esquimaux de la Baie. Il ne réussit qu'avec un petit nombre. Il faudra attendre trente-deux ans une reprise de cet effort avorté. Le père Arsène

<sup>8</sup> *Prêtres et Missions* (1954) : 312-313.

Turquetil, né en Normandie près de Caen, arrivé au lac Caribou, procède d'abord par une exploration de la *Terre stérile* au nord du Kee-watin. Puis, il change de tactique. Ces Esquimaux de la Baie, il tentera de les atteindre par l'Atlantique : la route d'Iberville et de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Avant le chemin de fer de la grande Baie et même après le chemin de fer, le voyage par bateau permettra d'apporter là-bas plus de marchandises, même des matériaux de construction; la visite et l'approvisionnement des postes en deviendront plus facile.

Voici donc, en 1912, le père Turquetil, accompagné du père Le Blanc, qui fonde à Chesterfield Inlet, au nord-ouest de la Baie d'Hudson, la mission de Notre-Dame-de-la-Délivrance. Le père Le Blanc succombe à la tâche en 1916. A ce moment une longue attente de cinq ans s'achève. Abîmé dans l'implacable nuit et dans l'envoûtant silence polaire, seul en son logis glacé, le missionnaire, un entêté de la foi et de la grâce, ne cesse de prier, d'attendre, d'espérer. Voilà cinq ans qu'il cherche par quel biais saisir cet insaisissable. Cinq ans qu'il attend une lueur, une petite lueur qui ne serait mieux que celle du premier soleil au-dessus de l'horizon. L'Esprit va-t-il enfin venir ? Allumera-t-il la foi dans une seule âme, prémice du dur apostolat du missionnaire ? Le pauvre isolé le sait : une dernière année d'attente, pas plus, lui a été accordée par ses supérieurs. Pas de conversion d'ici là et il devra plier bagage. Enfin, après tant de prières, tant de misères inouïes, à l'appel, à ce qu'il semble, de la petite Sœur de Lisieux, la lueur si longtemps attendue apparaît. Et d'un coup, c'est le baptême de douze Esquimaux, membres de quatre familles, transformés en fervents chrétiens. Le missionnaire se sent comblé, ne se tient plus de joie. Il n'a pas pour rien accepté le défi de la grâce auprès de ces rebelles. Une tentative conjointe à celle-ci se déploie, à peu près vers le même temps, chez les Esquimaux du cuivre, soit dans la Terre stérile, au bassin du fleuve Coppermine, parallèle au Mackenzie, puis aussi dans le golfe du Couronnement (Coronation Gulf) et dans les îles et archipels adjacents, y compris la grande île Victoria, annexée au Canada en 1907 par le capitaine J.-E. Bernier. D'abord inaugurée par les pères Jean-Baptiste Rouvière et Guillaume Le Roux qui seront assassinés en 1913, la mission est reprise en 1919 par les pères Fallaise et Frapsauce. Celui-ci se noie et laisse seul son compagnon qui se dépense avec quelque succès, pendant huit ans, au lac de l'Ours, au lac Imaerneck. D'autres apôtres surviennent. En douze ans, de 1928 à 1940, quatre missions esquimaudes s'établissent en cette partie de la côte arctique : Notre-Dame-de-Lourdes, de Little Harbour (1928), Notre-Dame-de-Lumières, de Coppermine (1929), Notre-Dame-de-Sion, de Burnside (1937), Notre-Dame-des-Anges, de Stenton (1937), Notre-Dame-de-Grâces, de Tucktuckyactuck (1940). Un seul et dernier point attend, à ce moment, le missionnaire, l'île Victoria, aux 71° et 72° degrés de latitude : ultime point où les camps esquimaux se font plus rares, non par absence de gibier, mais, à l'époque, par absence de postes de traite, dans la nuit trop longue et trop lourde. Un jeune Père, de tempérament héroïque, le père Roger Buliard, y établit, en 1939, la mission du Christ-Roi. Douze ans, il restera de « faction » en ce point extrême, en un misérable logis de quelques pieds, n'empêchant qu'à grand-peine, pendant sa messe, le gel de l'eau de ses burettes, à

700 milles de son voisin de Coppermine. Après douze ans, le Père ramène à cette brève statistique le résultat de ses incroyables misères : « Trente-cinq baptêmes, onze croix au cimetière. »

Tout cet héroïsme sera-t-il encore une fois perdu ? En 1943 Mgr Arsène Turquetil, premier vicaire apostolique de la Baie d'Hudson, constate que plus de la moitié des Esquimaux sont encore à convertir. Mais les sorciers sont à peu près disparus ou sans influence. La mère esquimaude, relevée, en partie réhabilitée, « endort ses enfants au chant joyeux des cantiques ». On peut, au surplus, résumer comme suit les métamorphoses spirituelles accomplies chez l'Esquimau : l'esprit de clan disparu, finis les mariages entre proches, et par suite les naissances rachitiques. Fini également l'infanticide, la destruction systématique des petites filles à leur naissance, donc plus de facilité au mariage pour les jeunes garçons (quelquefois vingt prétendants pour une seule fille nubile) ; plus de meurtres entre adultes pour se dérober une femme ; grâce à l'hôpital, plus de suicides de malades au désespoir ; destruction des tabous qui engendraient la famine, la maladie, telle la défense de chasser le caribou, s'il y avait du phoque dans la maison ; défense, même ordre de détruire tout ce qui avait appartenu à un mort : tente, fusil, bateau, harpons ; défense de confectionner ses habits d'hiver avant la construction de l'igloo : ce qui permettait à ces braves familles de geler royalement et de prendre toutes sortes de maladies <sup>9</sup>.

D'autres faits ne se révèlent pas d'une moindre éloquence. Aux peuplades des glaces polaires, vers 1943, on distribue 20,000 communions par an <sup>10</sup>. En 1951, à la mission mère de Chesterfield Inlet, le vicaire apostolique de la Baie d'Hudson, Mgr Marc Lacroix, admettait, parmi les filles de Mère d'Youville, une jeune Esquimaude de vingt ans, une « fleur des neiges » <sup>11</sup>, sœur « Naya » Pélagie, Inuk. Sœur Pélagie est originaire du Cap Esquimau, 200 milles au sud de Chesterfield. C'est une véritable Esquimaude, portée pendant deux ans sur le dos de sa mère, comme tous les bébés de son pays. Elle a vécu sous les igloos et les tentes de caribou jusqu'à l'âge de quinze ans. Parmi ses amusements d'enfance, sa mère lui a appris à gratter, à découper et à mâcher les peaux destinées aux usages vestimentaires. C'est en langue esquimaude qu'elle prononcera ses vœux de religieuse. En 1953, une deuxième jeune Esquimaude, Blandine Nennaut, de Chesterfield, prend l'habit des Sœurs Grises. Agée elle aussi de quinze ans, elle a renvoyé son fiancé pour embrasser la vie religieuse. Une autre jeune Esquimaude, Alexina, étudiait, en 1955, sa vocation chez les mêmes Sœurs de Chesterfield <sup>12</sup>. Des vocations religieuses comme celles-là ne sont des faits ni spontanés, ni miraculeux. Ils portent avec eux leur haute signi-

---

<sup>9</sup> *Histoire universelle des missions catholiques* (4 vol., Paris, 1958), IV : *L'Eglise catholique face au monde non chrétien* : 193.

<sup>10</sup> Sermon de Mgr Turquetil, le 22 février 1943, au sacre de son successeur, Mgr Marc Lacroix, o.m.i.

<sup>11</sup> *Prêtres et Missions* (avril-juin 1955) : 71-78. — Sœur Léonie Ferland, s.g.m., *Sentinelles du Christ* — Les Sœurs Grises de Montréal à la Baie d'Hudson (Montréal, 1944), brochure de 30 pages.

<sup>12</sup> *Prêtres et Missions* (1955) : 71-79.



fication. De telles fleurs boréales n'ont pu croître que par une singulière élévation du niveau spirituel dans le monde esquimau et quelque fascination de l'héroïsme chrétien et féminin.

En effet les Sœurs Grises ont suivi les Pères jusque dans l'extrême-nord. « La divine folie » les a entraînées jusque-là. En 1931, quatre Sœurs Grises de Nicolet abordent à Chesterfield Inlet dans la mission fondée par Mgr Turquetil. Elles vont y prendre soin d'un hôpital bâti de toutes pièces par les Frères Oblats et dédié, on le pense bien, à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Depuis 1931 l'hôpital a reçu des agrandissements. Pourvu d'un excellent équipement, il peut maintenant recevoir plus de soixante malades. En 1956 les Sœurs se chargent cette fois d'une école-pensionnat où, à quarante fillettes et autant de garçons, elles enseignent avec la religion et les éléments de l'instruction, les arts domestiques : initiation au piégeage, à la pêche, au travail de l'ivoire pour les garçons, préparation des peaux et couture pour les filles. La population des écoles, avec les externes, est de cent soixante-quinze élèves, recrutés par avion de tous les points du vicariat <sup>13</sup>.

Entre-temps toutes ces régions de l'extrême-nord ont reçu une organisation religieuse plus effective. En 1901 Rome partage en deux le vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie; l'Athabaska demeure à Mgr Grouard <sup>14</sup>; le Mackenzie échoit à Mgr Breynat. En 1910 naît le vicariat apostolique du Keewatin. En 1924, Rome érige la mission esquimaude en préfecture apostolique. Le père Turquetil en est le premier titulaire. Son fief ne couvre pas moins d'un million et demi de milles carrés (territoire plus grand que l'Inde), immense steppe de glaces et de neiges, avec une population d'environ 5,000 Esquimaux, presque tous païens et primitifs. Mais la préfecture progresse. En 1931 elle est promue vicariat apostolique. En 1942 le personnel missionnaire comprend 31 Pères, 6 Frères convers, 6 Sœurs Grises; 14 missions sont établies avec de nombreuses dessertes; 770 Esquimaux ont reçu le baptême, presque autant sont catéchumènes <sup>15</sup>. En 1954, 2 nouvelles missions se sont ajoutées aux 14 <sup>16</sup>. En 1959 Mgr Marc Lacroix, évêque titulaire de Roso et vicaire apostolique de la Baie d'Hudson, a sous lui 26 missionnaires Oblats au service de 6,350 Esquimaux dont 1,705 seulement sont catholiques <sup>17</sup>.

## CONCLUSION

Comment ces résultats auront-ils pu s'obtenir ? Comme toujours par une dépense de foi surhumaine. Et ce serait le lieu de répéter le beau mot du Maréchal Lyautey : « Rien ne se fait sans une parcelle d'amour. » Un jour que les Sœurs Grises de l'hôpital de Chesterfield, ont assisté à la triste inhumation d'un enfant esquimau, un cadavre

---

<sup>13</sup> *L'Apostolat des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée* (octobre 1956) : 10-11. — *Histoire des missions universelles*, IV : 191.

<sup>14</sup> Ce vicariat deviendra en 1927, le vicariat apostolique de Grouard.

<sup>15</sup> *Prêtres et Missions* (1954) : 301.

<sup>16</sup> *Ibid.* : 329, 332, 340.

<sup>17</sup> *Messages* (1959) : 4.

jeté sur le roc et recouvert de quelques pierres, la supérieure s'écrie devant ses compagnes : « Que ce serait beau si un Père Oblat et une Sœur Grise reposaient ici au milieu des Esquimaux ! » Spontanément une petite religieuse répond : « Moi, ma Mère, je suis prête à m'user jusqu'à la mort <sup>18</sup>. »

Seul l'héroïsme apostolique avait pu conquérir l'homme de l'Arctique. A la nouvelle que les missionnaires avaient pu atteindre et évangéliser l'homme polaire, l'archevêque de Boston, Mgr Richard J. Cushing, s'exclamait : « L'existence des missions esquimaudes est une preuve manifeste que la flamme missionnaire de l'Eglise catholique brûle aujourd'hui avec autant d'ardeur que lorsque l'Esprit-Saint descendit pour la première fois sur les douze apôtres <sup>19</sup>. » Souvent l'on a cité le mot de Pie XI à Mgr Turquetil : « C'est la mission la plus belle, la plus pénible, la plus méritoire, et c'est pourquoi nous l'aimons tant. Si nous pouvions voir seulement une mission, c'est celle-là que nous voudrions voir <sup>20</sup>. »

Si le Pontife romain, porté par l'avion ultra-rapide, entreprenait jamais la visite des continents l'un après l'autre, il trouverait sous la coupole polaire, une église bien petite, bien modeste, mais sûrement l'une des églises les plus méritantes de tout le monde catholique.

\*  
\* \* \*

A la fin de cette émouvante histoire, une question vient à l'esprit : quel avenir attend la mission polaire ? L'Esquimau est presque à la mode. La littérature s'est emparée de lui. Des romans nous font plonger en sa psychologie. Il est devenu l'un des sujets favoris des ethnologues. On se penche presque passionnément sur une civilisation aborigène restée jusqu'en ces derniers temps, presque intacte. Le document est de valeur exceptionnelle. Et l'on se hâte depuis que l'invasion du Blanc, en la région polaire, menace de tout bouleverser. Le contact du civilisé sera-t-il de nouveau et comme trop souvent fatal à l'aborigène ? Sous prétexte de lui adoucir la vie, lui laissera-t-on quelques miettes de sa civilisation ? Surtout en transportant là-haut notre pauvre christianisme, sinon notre agnosticisme, laissera-t-on sa foi à l'Esquimau baptisé ? Les missionnaires du Canada français devront-ils, une fois de plus, comme hier en Mandchourie, en Chine continentale, et plus récemment à Cuba, perdre le droit de spiritualiser les âmes ? Quoi qu'il arrive, il est une chose que personne ne pourra effacer sous le pôle, et c'est, pour les hommes de foi, une histoire de missionnaires plus belle, plus émouvante que la plus grandiose des aurores boréales.

Chanoine Lionel GROULX

---

<sup>18</sup> Cité par *Prêtres et Missions* (1954) : 304.

<sup>19</sup> *Ibid.* : 296.

<sup>20</sup> *Histoire des missions universelles*, III : 193.